

PETER GUMBEL

# ÉLITE ACADEMY

*Enquête sur la France  
malade de ses grandes écoles*



4

« Une frustration persistante »

À la fin des années soixante, un sociologue californien, William Schonfeld, vint dans l'Hexagone dans l'espoir de résoudre une énigme. En parcourant la vaste littérature consacrée à la France et aux Français, il fut frappé par toutes les contradictions qu'il rencontrait. Voilà une nation « construite sur des antithèses. Les Français ont toujours été perçus comme révolutionnaires et réactionnaires, progressistes et conservateurs, dynamiques et figés ».

Schonfeld pensa que ces contradictions apparentes pouvaient être liées à la façon dont les Français percevaient l'autorité. Pour tester cette théorie, il entreprit une étude de terrain consacrée aux jeunes à l'école. Pendant cinq mois, il visita treize écoles dans différentes régions et passa près de deux cents heures à assister à des cours, à interviewer des professeurs et à interroger des élèves.

Il découvrit une culture scolaire très différente de celle à laquelle il était habitué en Californie. Les étudiants étaient incroyablement passifs, encadrés par un système hautement directif. Il existait des consignes détaillées pour tout, du type de papier qui devait être utilisé jusqu'à

l'espace entre deux paragraphes. Lorsqu'il distribuait un questionnaire aux étudiants, Schonfeld nota que, très souvent, ceux-ci lui demandaient avec quoi ils devaient écrire. « Lorsqu'on leur répondait qu'ils pouvaient utiliser ce qu'ils voulaient — un crayon de papier, un stylo-plume, un stylo et de n'importe quelle couleur —, de nombreux étudiants semblaient embarrassés et hésitaient entre quinze et vingt secondes avant de décider de ce qu'ils allaient faire<sup>1</sup>. »

Le sociologue californien remarqua également, comme j'allais le faire quarante ans plus tard, que les jeunes Français n'aimaient pas participer. Lorsqu'ils prenaient la parole en classe, ils essayaient toujours d'exprimer un avis le plus proche possible de celui du professeur. D'ailleurs, il s'agissait davantage d'un cours magistral que d'une discussion. « Les professeurs ont tendance à traiter leurs élèves avec arrogance, comme s'ils étaient des êtres inférieurs, et ces derniers se conforment à cette image. »

Il existait toutefois quelques exceptions. Dans certaines classes, les élèves ignoraient les consignes ou déso-béissaient, faisaient des batailles de boulettes de papier mouillé, criaient « merde » au professeur et mangeaient bruyamment. Aux États-Unis, ce type de comportement était assimilé à de la délinquance juvénile, écrivit-il, alors qu'en France, c'était fréquent, « aussi bien dans les pires écoles que dans les meilleures ».

En se fondant sur ces observations, Schonfeld établit une théorie sur l'existence d'une structure de com-

<sup>1</sup> William Schonfeld, *Youth and Authority in France: A study of secondary schools*, Sage Publications, 1971.

portement dualiste. Les élèves français passaient de l'obéissance passive au chahutage bagarreur, sans jamais éprouver leur manque de cohérence. Car selon son hypothèse, ils étaient devenus « indifférents au respect des règles ».

Son étude souleva beaucoup de vagues, mais à l'époque — Schonfeld ayant mené ses observations en 1968 —, ses conclusions furent noyées sous les théories qui cherchaient à expliquer la révolte étudiante. Néanmoins, il est intéressant de réexaminer son étude aujourd'hui, à travers le prisme de l'élitisme à la française, car elle aborde de nombreuses questions essentielles.

Le premier point qu'elle développe associe l'identification à une culture éducative fondée sur la soumission, parfois même l'humiliation. De nombreuses études internationales ont, depuis, relevé avec précision la manière dont les élèves et les professeurs interagissent dans une salle de classe, en comparant les comportements dans différents pays. Elles montrent que le cas de la France est effectivement exceptionnel et que les observations faites par Schonfeld dans les années soixante demeurent vraies encore aujourd'hui. Les étudiants français entretiennent une relation beaucoup plus froide, voire hostile, avec leurs professeurs et le système éducatif en général que leurs pairs dans les autres pays.

Le rapport des Français à l'autorité a lui aussi été examiné dans le détail, notamment sur le lieu de travail. Certains chercheurs ont enquêté en profondeur sur les relations hiérarchiques dans les entreprises; d'autres ont conduit des sondages à grande échelle sur les salariés en Europe et au-delà. Ces études montrent que, dans

leur vie professionnelle, les Français évoluent dans un monde à part. Même s'ils ont parfaitement conscience de l'importance du travail, une grande majorité d'entre eux souhaitent tout de même qu'il occupe une place moins envahissante dans leur vie. Les frustrations sont plus développées en France et les relations entre employés et employeurs sont bien pires que dans d'autres pays.

Bien que ces deux séries d'études soient assez différentes, il est frappant de noter à quel point leurs résultats sont similaires. Au travail comme à l'école, les symptômes de stress et de soumission sont comparables, tout comme les relations dysfonctionnelles avec les professeurs ou les supérieurs hiérarchiques, l'isolement, la frustration et parfois le sentiment d'impuissance. Autre aspect apparaissant en fil rouge à travers les différentes études sur l'école et le travail : comparés aux habitants des autres pays, les Français ne trouvent pas que leurs talents soient reconnus et valorisés. Et ceci a un coût : une douleur et une souffrance trop rarement prises en compte.

Or on regarde l'école comme le berceau des élites, l'endroit où celles-ci sont sélectionnées et éduquées. Cette procédure de sélection est une des tâches majeures de l'Éducation nationale, laquelle utilise toute une panoplie d'instruments pour la remplir. Le problème, c'est qu'en cours de route, elle a donné naissance à une culture éducative malsaine au sein de laquelle la compétition et la sélection qui concernent une minorité l'emportent sur le bien-être et les progrès du plus grand nombre. Cette culture scolaire finit par produire les résultats attendus, à savoir l'éducation d'une toute petite élite, à un coût humain important.

Et il ne s'agit là que du début. Car les schémas comportementaux qui ont vu le jour à l'école semblent se poursuivre plus tard et se reproduisent de façon assez évidente sur le lieu de travail. Si vous intériorisez à un très jeune âge que participer en cours peut vous valoir une série de remarques humiliantes de la part des professeurs, participerez-vous activement lors de discussions stratégiques, en présence d'un chef autoritaire ? Si le travail en groupe était découragé lorsque vous étiez enfant, quel genre de partenaire au sein d'une équipe deviendrez-vous à l'âge adulte ? Si l'on parvient à vous convaincre à l'âge de 10 ans qu'il est pire de donner une mauvaise réponse que de ne pas donner de réponse du tout, quel sera l'impact sur votre capacité à prendre des risques ?

Il serait exagéré de dire que l'école a répondu à tout. Ce qui manque aujourd'hui au sein de la recherche scientifique, ce sont des études de long terme qui montreraient dans quelle mesure la culture du travail si particulière à la France est en fait une extension de sa culture scolaire, elle aussi si spécifique. Ces années de formation, marquées par un élitisme impitoyable, laissent inévitablement des traces sur les élèves. Les similitudes entre l'école et le travail ne sont pas le fruit du hasard.

Chaque année en France, environ huit cent trente mille élèves entrent en classe de sixième. Parmi eux, cinq cent soixante-dix mille obtiendront avec succès leur baccalauréat mais seulement deux cent quatre-vingt mille décrocheront un bac général, le seul qui leur permette d'accéder à l'étape suivante. En dépit des discours